

Analyse stylistique objectif d'un texte de mathématiques

Max Roy

Volume 9, numéro 2, août 1976

Linguistique et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500403ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500403ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, M. (1976). Analyse stylistique objectif d'un texte de mathématiques. *Études littéraires*, 9(2), 379–392. <https://doi.org/10.7202/500403ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

ANALYSE STYLISTIQUE OBJECTIVE D'UN TEXTE DE MATHÉMATIQUES

max roy

Cette étude voulait d'abord démontrer l'étendue de la notion de *style*. À titre d'illustration, nous avons choisi d'analyser les cent premières phrases¹ d'un ouvrage de mathématiques². L'intérêt de ce choix est double. D'une part, il fait ressortir l'ambiguïté de la notion de style et, d'autre part, il suppose la présence de ce qu'il est convenu d'appeler une pensée complexe. Ce point mérite d'être retenu puisque notre analyse stylistique fait bientôt apparaître une question fondamentale : y-a-t-il isomorphie entre une idée complexe et son pendant syntaxique ?

L'objection qu'on peut faire à ce choix tient surtout au caractère esthétique si fréquemment et abusivement attaché à la notion de style. N'étant ni une propriété exclusive à la « grande littérature », ni une donnée *à priori* de la langue, mais plutôt une « modalité d'intégration de l'individuel »³ dans un travail de structuration linguistique, il est possible de dégager le style d'un mathématicien auteur. Loin de se réduire à un aspect qualitatif, le style est donc *surcroît* par rapport à la langue. On ne le cherchera que dans le surcodage linguistique.

¹ Cette analyse est fondée sur les principes de la linguistique fonctionnelle. Aussi entendons-nous par *phrase*, « l'énoncé dont tous les éléments se rattachent à un prédicat unique ou à plusieurs prédicats coordonnés ». (André Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 1960, p. 131).

² M. Laboureur, M. Chossat, C. Cardot, *Cours de calcul mathématique moderne*, Paris, Dunod, I, Chap. I : « Les vecteurs dans les espaces à deux et trois dimensions », 1968, pp. 3-10.

³ Gilles-G. Granger, *Essai de philosophie du style*, Paris, Armand Colin, 1968, p. 8.

Style : L'ensemble des redondances non aléatoires et des ruptures également non aléatoires propres à un texte et qui constituent un surcodage par rapport au codage linguistique comme tel. (C.B.)⁴

La formulation mathématique possède ses lois propres et la structuration linguistique qui l'accompagne risque d'être commune, sinon à tous les mathématiciens auteurs, du moins, à la plupart d'entre eux. Cela constituerait alors un usage plutôt qu'un style. Néanmoins, l'étude des surcodes qui affectent les variables du code linguistique, fondée sur une analyse syntaxique idoine, devrait faire apparaître certaines particularités chez les auteurs du *Cours de calcul mathématique moderne*. L'analyse syntaxique étant trop longue pour être reproduite ici, procédons immédiatement à l'analyse stylistique.

LONGUEUR ET COMPLEXITÉ

Parmi les variables du code linguistique, on admettra sans peine la *longueur* et la *complexité* de la phrase. Mais ces termes ont trop connu d'acceptions subjectives pour qu'on les adopte d'emblée. Les définitions suivantes ont l'avantage de rendre ces concepts opératoires. Ainsi, la *longueur* d'une phrase « est égale à la somme des syntaxèmes qui la composent ». Par ailleurs, la *complexité* syntaxique d'une phrase « est fonction du nombre de niveaux de subordination qu'elle contient » (C.B.).

L'étude de ces variables s'est avérée très féconde. Statistiques à l'appui, elle démontre qu'il n'y a pas nécessairement identité entre une idée complexe et sa formulation. En d'autres termes, la complexité de pensée⁵ n'implique pas toujours la complexité syntaxique. Même s'il faut se méfier des statistiques et ne pas leur accorder une valeur absolue, il n'est pas moins étonnant de trouver, dans un texte de mathématiques, un indice relativement peu élevé de la complexité syntaxique. En effet, le degré de complexité varie entre l'indice 0 et 8. L'indice-témoin représente une moyenne de complexité de 3.1.

⁴ Toutes les définitions marquées C.B. sont empruntées à : Conrad Bureau, *Linguistique fonctionnelle et stylistique objective*, P.U.F., « Le Linguiste », à paraître.

⁵ Dans le sens le plus courant du terme.

À titre de comparaison, l'analyse d'une cinquantaine de textes également composés de cent phrases et appartenant tous à des domaines paralitéraires, comme la géographie ou la psychologie, traduit une moyenne de complexité ne dépassant pas trois niveaux de subordination. Du strict point de vue de la complexité syntaxique, le texte de mathématiques est peu caractérisé par rapport à ce corpus. D'autre part, l'analyse d'un texte littéraire a déjà révélé un indice de complexité supérieur. Il s'agit en l'occurrence de l'analyse de quelque cinq mille phrases de Marcel Proust dans *la Recherche du temps perdu*, analyse faite par Conrad Bureau et qui fixe l'indice-témoin de la complexité à 4.5.

La présence de deux niveaux de subordination correspond à l'indice de complexité le plus fréquent dans notre corpus. L'indice 2 s'applique plus précisément à 30% des phrases. Viennent ensuite les indices 3 et 4 qui se partagent respectivement 20% et 17% des phrases. Les indices 7 et 8 représentent ici les degrés ultimes de complexité syntaxique, et leur unicité en affecte peu la moyenne.

Un peu plus du tiers, soit 38% des phrases, possèdent un niveau de complexité supérieur à l'indice-témoin. Il y a donc 62 cas où l'indice de complexité lui est inférieur. Ces quelques chiffres montrent combien la complexité syntaxique de ce texte reste faible. Bien sûr, l'on qualifie souvent de complexe la pensée mathématique. Ce point de vue tient peut-être à un sentiment d'impuissance ; il ne semble pas trouver son origine dans la structuration linguistique. Nous ne pouvons pas conclure de façon générale à la non-complexité syntaxique des ouvrages de mathématiques. Pour ce faire, il faudrait d'abord analyser et comparer plusieurs autres textes.

La longueur moyenne de la phrase est fixée ici à 10.2 syntaxèmes. La diversité des phrases est remarquable à ce point de vue. Leur longueur varie entre 1 et 37 syntaxèmes. Les indices les plus récurrents sont : 5 (13%) ; 10 (9%) ; 4, 8 et 9 (7% chacun). L'analyse révèle que 41% des phrases dépassent en longueur l'indice-témoin. Il y a donc 59 cas au-dessous de cette moyenne. Il est évident que les indices 20, 22, 28 et 37, même s'ils ne caractérisent en tout que cinq phrases, élèvent considérablement la moyenne de longueur. Pour le moment, ces chiffres semblent n'avoir qu'une valeur statistique. Mais ils

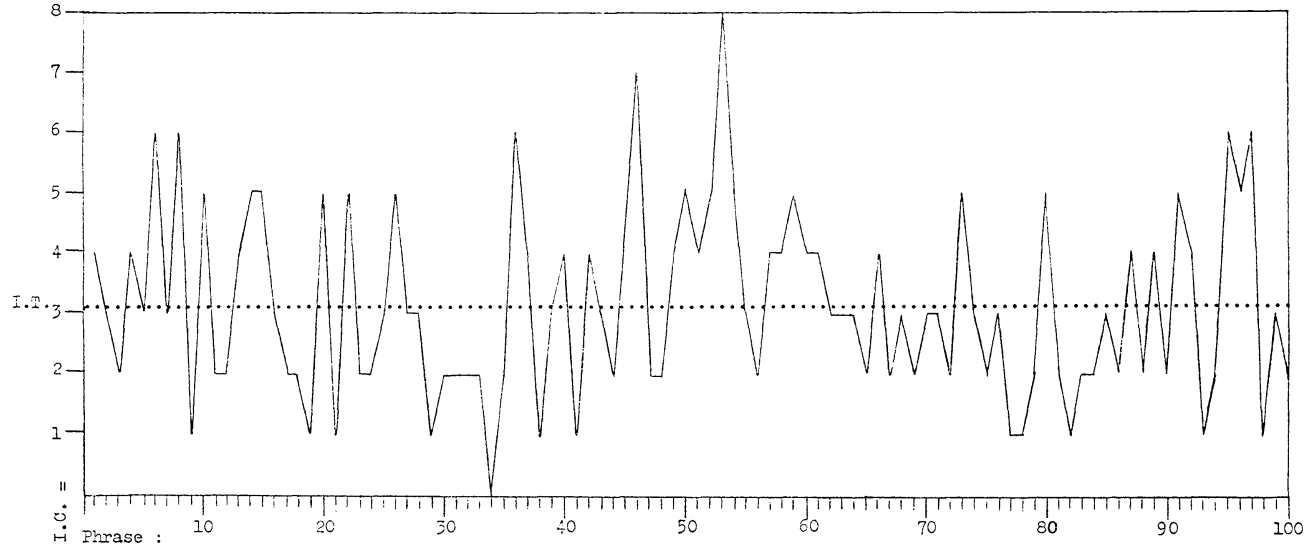
signalent déjà la distinction réelle entre la *longueur* et la *complexité* d'une phrase. Ce sont deux notions différentes et indépendantes. Une phrase peut être fortement marquée au point de vue de la longueur sans l'être nécessairement du point de vue de la complexité. C'est le cas, par exemple, de la phrase 59 que nous analyserons plus loin.

L'analyse que nous proposons ici porte principalement sur l'aspect distributionnel de ces variables. Pour faciliter la compréhension du lecteur, nous reproduisons ci-après deux graphiques illustrant la distribution des indices de longueur et de complexité. La courbe de complexité (figure 1) montre une oscillation presque régulière. Le début du texte comprend des phrases de niveaux de complexité différents, allant d'un niveau supérieur à un niveau inférieur à l'indice-témoin, de façon alternative. La représentation graphique des dix premières phrases est suffisamment explicite à ce sujet. Les phrases 6 et 8 sont déjà mises en évidence en raison de leur niveau de complexité syntaxique élevé par rapport à la moyenne (I.C. = 6)⁶, et par contraste aux deux phrases 5 et 7 (I.C. = 3). Ce groupe 5-6-7-8, par le mouvement oscillatoire décrit, et ses correspondances, vient à son tour mettre en évidence la phrase 9 (I.C. = 1). Cette phrase est donc privilégiée et son contenu nous en explique le pourquoi. En effet, les énoncés précédents traitaient de problèmes mathématiques et de leur solution et servaient de présentation à ce chapitre.

- (5) C'est l'étude de ces grandeurs qui constitue principalement l'objet du calcul vectoriel.
- (6) Il est certain que le calcul vectoriel ne peut se concevoir sans une combinaison des opérations sur les deux constituants: mesure et direction, alors que les opérations sur les scalaires sont absolument autonomes.
- (7) Il faudra donc bien faire la distinction entre les deux sortes d'opérations et de résultats.
- (8) Nous nous limiterons dans ce début à la notion de vecteurs dans l'espace de la géométrie ordinaire à deux ou trois dimensions, où les directions peuvent être matérialisées sur des figures géométriques.
- (9) Cela facilitera beaucoup la compréhension.

⁶ Dorénavant, nous utiliserons les sigles suivants: I.C. (indice de complexité), I.L. (indice de longueur), I.T. (indice-témoin).

Figure 1
DISTRIBUTION DE L'INDICE DE COMPLEXITÉ



La phrase 9 a l'effet d'une mise au point. Elle est donc privilégiée parce qu'elle résume l'intention des auteurs et constitue, en quelque sorte, une justification de leur approche et de leur méthode. Il faudra voir si les auteurs maintiennent cette attitude justificatrice.

Puis le mouvement se poursuit sur le graphique, traçant une courbe irrégulière entre les I.C. 5 et 2, et entre les I.C. 5 et 1. Enfin, nous remarquons une série de phrases de niveaux de complexité identiques, c'est-à-dire I.C. = 2, et séparés par des niveaux 5 et 1. Les phrases 11, 12, 17, 18, 23, 24, 30, 31, 32 et 33 sont alors mises en évidence. Leur contenu correspond à des énoncés assez simples, du type *il s'écrit A, B*. Voici quelques exemples :

(11) Il s'écrit **AB** ou **V** et on lit « **vecteur AB** » ou « **vecteur V** ».

(18) On l'écrit **(AB)** ou **(V)** et on lit « **module vecteur V** ».

(31) Ceci permet de définir le vecteur **- V**.

Il s'agit donc de phrases-clés, tant par leur singularité de structure, de complexité ou de contenu. Elles sont marquées par le surcode de la complexité syntaxique, ayant toutes un I.C. égal à 2, et de ce fait, leurs structures présentent des similitudes.

Le mouvement ondulatoire persiste sur le graphique, puis il y a une nette augmentation de la complexité avec l'apparition des phrases 36, 46 et 53. Leur contenu apporte des précisions au sujet des vecteurs.

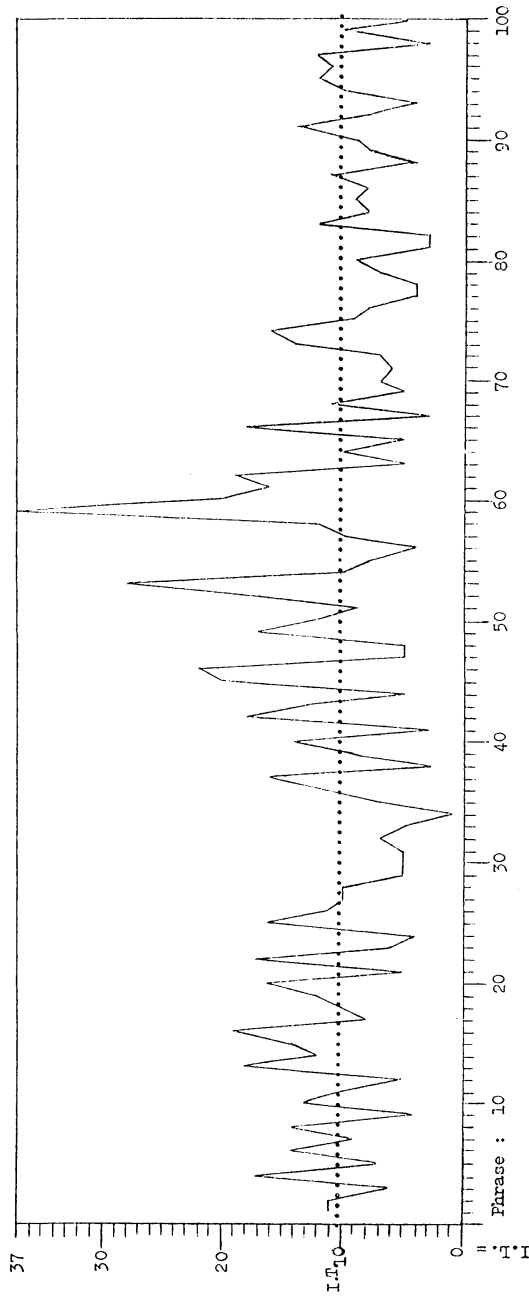
(36) C'est le vecteur représenté par l'une des diagonales du parallélogramme construit sur V_1 et V_2 , alors que l'autre diagonale représente $V_1 + V_2$.

(46) Le vecteur **V** (fig. 3) peut être considéré comme étant la somme de 2 vecteurs V_1 et V_2 ayant mêmes directions respectivement que i et j et tels que $V_1 = xi$ et $V_2 = yj$, x et y étant deux nombres bien déterminés et uniques quand on a fixé i et j .

(53) En recourant, au besoin comme précédemment à des vecteurs équipolents ayant leur origine en un point **O** quelconque, les composantes vectorielles V_1 , V_2 , V_3 d'un vecteur **V** seront déterminées par l'intersection de chacun des axes par des plans parallèles aux deux autres axes, menés par l'extrémité du vecteur **V** (fig. 4).

On constate qu'il s'agit d'explications du même type, apportant des détails sur la représentation des vecteurs. Soulignons

Figure 2
DISTRIBUTION DE L'INDICE DE LONGUEUR



tout de suite que ces phrases sont aussi marquées tant sur le plan de la longueur que sur le plan de la complexité.

Le graphique montre enfin un niveau de complexité moins élevé à partir de la phrase 62 et ce, dans une dizaine d'énoncés. Notons simplement qu'il s'agit de nouveaux éléments, les auteurs ayant tenu à rappeler auparavant les notions élémentaires du calcul vectoriel. Par ailleurs, l'indice de complexité élevé des phrases 95, 96 et 97 est lié à leur contenu qui définit, selon trois points, le produit vectoriel.

La distribution de l'indice de longueur (figure 2) vient parfois justifier nos observations. Par exemple, l'homologie relative entre l'oscillation de l'indice de longueur et la courbe de complexité au début du texte, entérine la valeur privilégiée de ces phrases.

Le graphique montre un accroissement de la longueur qui va de la phrase 36 à la phrase 59. Cette dernière se trouve privilégiée par le nombre ultime de ses syntaxèmes (I.L. = 37), et aussi — quoique moins fortement — par sa complexité (I.C. = 5). L'emploi de ce surcode répond à l'importance du contenu de la phrase. Il s'agit, en effet, d'une conclusion partielle sur les notions qui précèdent et la démarche qu'on vient d'accomplir. C'est en quelque sorte une *phrase-résumé*. Elle reprend de façon schématique les explications antérieures et formule un corollaire. Elle acquiert également une valeur justificatrice, puisque les auteurs prennent la peine de récapituler et de bien situer les concepts. Il y a bien ici un surcodage. Nous ferons suivre la citation de la phrase 59 de son analyse syntaxique⁷.

(59) On voit donc qu'un vecteur est toujours représentable « d'une façon unique » par rapport à 2 (dans le plan) et à 3 (dans l'espace) autres vecteurs (non parallèles dans l'espace à 2 dimensions et non situés dans le même plan dans l'espace à 3 dimensions) par une expression « linéaire vectorielle » de la forme $V = xi + yj + zk$ et si i, j, k sont pris comme unités, x, y, z sont les composantes du vecteur dans le système formé par i, j, k .

⁷ Nous utiliserons les sigles suivants: S: sujet; PV: prédicat verbal; PC: prédicat composé; ES1: expansion par subordination de niveau 1; ES2: expansion par subordination de niveau 2, etc.

ANALYSE SYNTAXIQUE

- S** • On
PV • volt
ES1 • donc
ES1 • qu'un vecteur est
 ↑ **ES2** • toujours
 représentable
 ES2 • « d'une façon
 ES3 • unique »
 ES2 • par rapport à 2
 ES2 • (dans le plan)
 (et
 ES2 • à 3 ←
 ES2 • (dans l'espace)
 autres vecteurs —
 ES3 • (non parallèles
 ES4
 ES3 • dans l'espace
 ES4 • à 2 dimensions
 (et
 ES3 • non situés
 ES4
 ES4 • dans le même plan
 ES4 • dans l'espace
 ES5 • à 3 dimensions)
 ES2 • par une expression
 ES3 • « linéaire
 ES3 • vectorielle »
 ES3 • de la forme
 ES4 • $V = xi + yj + zk$
 (et
ES1 • si i, j, k sont pris
 ES2 • comme unités,
S • $x,$
S • $y,$
S • z
PC • sont les composantes
ES1 • du vecteur
ES1 • dans le système
 ES2 • formé
 ES3 • par $i,$
 ES3 • $j,$
 ES3 • $k.$

L'aspect méthodique et pédagogique du discours peut être rattaché à la multiplicité des auteurs. En fait, le vaste programme de cet ouvrage qui comprend le calcul vectoriel,

matriciel, opérationnel, tensoriel, celui des probabilités et statistiques et enfin les méthodes dérivées de la théorie des ensembles, commande la rigueur et suppose de fréquentes mises au point, ou conclusions partielles. Un souci de clarté et de précision anime la composition du texte. Nul doute qu'il soit lié aux buts et destinataires de l'ouvrage. L'avant-propos à la première édition du *Cours de calcul mathématique moderne* est très éclairant à ce sujet :

Notre « Cours de calcul mathématique moderne » est : 1° un cours, et non un traité complet de mathématique moderne ; 2° un cours de calcul, donc ne s'adressant pas exclusivement à des mathématiciens purs, mais surtout à des ingénieurs ou techniciens qui recherchent, avant tout, le moyen le plus simple d'obtenir un résultat pratique, donc numérique. C'est pourquoi nous n'avons traité que les questions nécessaires pour comprendre la théorie et mener à bien les calculs de la pratique — et que la rigueur des démonstrations cède le pas à la clarté de l'exposé et à la compréhension du sujet.

La manière dont commence une phrase peut également la caractériser dans un ensemble. Ici 59% des phrases commencent par une fonction *sujet* (S). Elles confirment la relative simplicité syntaxique du texte. Effectivement, l'usage quotidien favorise la construction *sujet* + *prédicat*. Par ailleurs, 22% des phrases analysées débutent par une expansion par subordination de niveau 1 (ES1). Cette structure, une fois de plus, rend compte de la logique et de la continuité du texte. Ainsi, la phrase 16 est introduite au moyen d'une ES1 : « *Pour cela*, sur le support du vecteur V ou sur un axe parallèle, on fixera un « vecteur unité »... » Les phrases se complètent, l'une faisant intervenir une idée ou un concept, la suivante l'éclairant. Ajoutons que cinq phrases s'ouvrent sur un prédicat nominal (PN).

Exemple :

- (2) **Des grandeurs qu'un nombre suffit à définir, une fois fixée l'unité de mesure, par exemple la masse d'un corps, sa densité, etc.**

TYPES DE PRÉDICATS

Nous avons dégagé du corpus 104 prédicats. Ce nombre dépasse le nombre de phrases en raison de la coordination de certains prédicats. Il y a 58 prédicats verbaux (PV), 36

prédicats composés (PC), 8 prédicats nominaux (PN) et 2 prédicats adverbiaux (PAdv). Les phrases à prédicat verbal sont évidemment les plus fréquentes. Nous disons «évidemment» parce qu'il y a généralement dans le discours une supériorité de ce type de prédicat. On rencontre de plus un grand nombre de PC. Ils sont, la plupart du temps, de la forme de *c'est un vecteur* où «c'est» n'est pas un actualisateur spécialisé ou une partie du présentatif, mais marque essentiellement l'existence ou l'attribut⁸. C' est alors un substitut. Il désigne ce «quelque chose» dont on vient de parler. Le recensement des prédicats composés démontre la redondance de *est un vecteur* et *est un nombre*.

D'autre part, les PN récurrents sont: *grandeurs* (f:2) et *trièdres* (f:2). Les autres sont: *élément*, *nombre*, *vecteur* et *ceci* (= *relation vectorielle*). Leur relation avec la nature de l'ouvrage est manifeste. Leur présence discrète contraste avec le grand nombre de PV et de PC. Ce contraste d'ordre syntaxique vient renchérir la valeur du contenu, nous autorisant à qualifier ces PN de *termes-clés*.

Puisqu'il ne s'agit pas au début du *Cours de calcul mathématique moderne* de présenter de nouveaux phénomènes, mais plutôt de rappeler certaines notions, la définition devient une formule privilégiée. Cela explique en partie le grand nombre de PC. Pour définir les concepts, on a recours à une identité du genre $A = B$ dont s'accommode fort bien le prédicat du type composé avec copule.

Exemple :

(37) ...

S	• le produit
ES2	• du vecteur
ES3	• V
ES2	• par le scalaire
ES3	• a
PC	• est un vecteur

...

⁸ Ce terme mérite une explication ; nous l'employons dans le sens de la grammaire traditionnelle.

Cette façon de faire n'a rien de nouveau. Elle est tout-à-fait admise dans le langage courant. La comparaison avec d'autres textes de mathématiques devrait démontrer qu'il s'agit d'un usage assez répandu et peut-être plus usuel dans la formulation d'énoncé mathématique. Cette évidence nous oblige à tenir pour inopportune la conception populaire qui veut que la langue soit largement irrationnelle.

CENTRES DE RÉSEAUX ET SIGNES-SOURCES

On rencontre très peu de grands réseaux de coordination dans cet extrait du *Cours de calcul mathématique moderne*. Il y a de la coordination entre des prédicats, quelques ES, mais peu de séries. Les phrases 19, 43 et 61 contiennent les plus longs réseaux. Le cas de la phrase 19 est peut-être le plus intéressant, parce qu'il indique l'intention de clarté des auteurs. Au terme *nombre* — qui est ici PN — sont ajoutées les qualifications suivantes : *positif, nul, négatif, entier, rationnel et réel*. La description se veut la plus complète possible. C'est donc par souci de précision que se développe ce grand réseau de coordination (6 ES1).

(19) C'est, bien entendu, un nombre, autrement dit un scalaire, nombre positif, nul ou négatif, entier, rationnel ou réel.

Les réseaux de coordination des autres phrases répondent essentiellement à des intentions semblables. Diverses possibilités sont retenues et coordonnées dans la phrase 43 : *axes, base, repère* ou *référentiel*. Il en est de même dans la phrase 61 où trois types de *calcul* sont mentionnés.

Quant aux réseaux de subordination, on les trouve en plus grand nombre. Ils sont présents dans seize phrases mais généralement peu développés. Nous avons isolé le point central de chacun de ces réseaux. Le *centre de réseau* est défini comme « le signe linguistique qui domine le réseau de subordination » (C.B.). Les *centres de réseaux* récurrents sont : *plan* (f : 3), *vecteur* (f : 2), *segment* (f : 2) et *grandeurs* (f : 2). Bien que la récurrence de ces termes n'était pas prévisible au sens strict, elle convient visiblement au sujet de ce chapitre, soit « les vecteurs dans les espaces à deux et trois dimensions ». On peut conclure qu'il y a surcodage.

Notre attention porte enfin sur les *signes-sources*. Le *signe-source* est le « signe linguistique qui correspond au fait d'expérience ayant suscité la production de l'énoncé » (C.B.). Le recensement de ces signes indique qu'il existe au moins deux catégories de phrases dans le texte analysé. La première catégorie regroupe des définitions de termes mathématiques et des explications diverses sur le calcul vectoriel. Les *signes-sources* récurrents de ce type sont: *vecteur* (f:11), *produit* (f:6), *addition* (f:4), *grandeur* (f:3), *V* (f:3), *trièdres* (f:3) et *sens* (f:2). On voit bien leur participation au paradigme vectoriel. Ce sont des termes mathématiques, des symboles qui renvoient à une réalité particulière.

D'autre part, il y a un nombre à peu près égal de *signes-sources* qui renvoient spécifiquement à des préoccupations méthodologiques et font ressortir le caractère pédagogique de l'ouvrage. L'emploi de *comparer* ou de *rappeler*, par exemple, évoque à nouveau ce désir, si cher aux auteurs, de bien présenter les notions du calcul vectoriel. Cela peut se faire selon une approche naturelle comme l'observation (ex: *voir*). Parmi ces signes sources, retenons encore: *considérer*, *se limiter*, *distinction*, *pouvoir*, *représenter*, *définir* et *l'étude*.

À la lumière de cet examen, on peut affirmer que le texte est construit selon deux modes: celui du sujet même ou du « message » (c'est-à-dire le problème mathématique) et celui de l'étude ou du « destinataire » (c'est-à-dire l'approche pédagogique).

CONCLUSION

C'est avec étonnement que nous avons constaté un niveau de complexité relativement peu élevé dans cet extrait du *Cours de calcul mathématique moderne*. La compréhension n'est pourtant pas toujours chose facile. La difficulté ne tient pas au niveau de *complexité*, mais plutôt à la liaison fréquente d'énoncés syntaxiques et d'énoncés mathématiques (c'est le problème des « énoncés mixtes ») et de plus à la présence des réseaux de subordination dans la structure de certaines phrases. Une bonne connaissance du vocabulaire mathématique est indispensable pour associer correctement les syntaxèmes dans ces réseaux. Donc, s'il y a une difficulté de lecture

dans ce texte, elle est bien plus de l'ordre sémantique que de l'ordre syntaxique. C'est souvent la terminologie qui crée l'obstacle et l'on conviendra que l'abstraction mathématique sous-tend ce problème.

Nous avons vu que les auteurs individualisent vraiment leur travail et que transparaît leur méthode. Ainsi le surcodage de la longueur ou du type de prédicat nominal exprime une insistance. Du reste, cette façon de justifier constamment la démarche et de rappeler les notions élémentaires témoigne de leur intention de clarté. Cette attitude prend évidemment un relief particulier au début d'un ouvrage. Or, il s'agit précisément du premier chapitre.

Certes les résultats de la présente analyse demeurent limités. Il est apparu ici qu'il n'y a pas nécessairement isomorphisme entre *complexité sémantique* et *complexité syntaxique*. D'autres recherches dans ce sens viennent corroborer nos conclusions.

L'analyse complète déborde largement les cadres de cet article. Souhaitons seulement qu'il illustre les nombreuses ressources de la stylistique objective.